

sonnels et peut-être me croiriez-vous légèrement atteint d'extravagance. Rassurez-vous ; je suis l'homme le plus calme du monde ; je me suis trouvé dans les conditions les plus défavorables, et c'est sur cette expérience que je me permets de vous offrir des conseils.

Or, mes conseils sont ceux du chanoine Tonisel, du journaliste Cornaudet, du cardinal Pitra : c'est qu'il faut vouloir, c'est qu'il faut oser, c'est qu'il faut entreprendre de grandes choses, d'abord au sortir des écoles, pour faire sortir, de vos créations d'esprit, tous les rejaillissements de votre grandeur nationale, tous les progrès de votre histoire.

Vous, mon ami, que je ne connais pas, il faut publier le Bullaire du Canada ; vous, il faut publier les Pères de l'Eglise canadienne ; vous, il faut publier les synodes et conciles du Canada ; vous, il faut recueillir les grandes chroniques du Canada. Vous, vous serez Baronius ; vous, vous serez Bolland ; vous, vous serez Mabillon ; vous, vous serez le saint Thomas, vous le Bellarmin, vous le Bossuet du Canada. Et lorsque vous aurez été tout ce que je dis et fait tout ce que je demande, vous serez les citoyens d'un grand pays, les créateurs de la grande France de l'Amérique du Nord.

Je vois cela ; j'en ai la vision claire ; et c'est vous, mes amis, que je salue comme les ouvriers de ces grandes entreprises.

Ne vous étonnez pas surtout de l'intérêt qui m'attache à votre petit oiseau et de l'intérêt que je lui porte. J'aime beaucoup l'OISEAU-MOUCHE ; mais sans croire à l'évolutionnisme de Darwin et d'autres célèbres imbéciles, j'espère que l'OISEAU-MOUCHE deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie, et qu'à la fin il sera un aigle.

Voilà, mes chers amis inconnus, mes pronostics et mes vœux. Croyez, je vous prie, autant à leur rectitude qu'à leur sincérité. En vieillissant, l'homme devient insensible ; sa vie se réfugie dans sa pensée ; il est tout dans son cerveau. Cependant une affection reste au vieillard, l'amour des enfants. Devant eux, il s'attendrit ; il aime à poser ses mains sur leur tête, et, pour réaliser les espérances de la jeunesse, il a plaisir à lui

mettre du feu dans l'âme et du fer aux mains.

C'est dans ces dispositions que je vous écris. *Parvi ergo properemus et ampli*, et souvenez-vous, dans vos prières, du vieillard qui vous offre ces conseils et qui mourra content si, sur son tombeau, vous faites parvenir le rayon des grandes œuvres accomplies par la nouvelle génération du Canada.

A vous, bien de tout cœur et avec une vigoureuse poignée de mains.

JUSTIN FÈVRE,
Protonotaire apostolique.

QUESTIONS DE LANGUE FRANÇAISE

Faut-il écrire *québécois* ou *québécois* ou *québécois* ? Il n'y a pas longtemps qu'on s'est avisé de *québécois*, *québécois* est d'hier et a été suggéré par un des correspondants de M. Fréchette, qui l'adopte, et l'on avait toujours dit *québécois*. S'il m'est permis d'avoir une opinion, je me prononce pour le mot traditionnel.— *Québécois* possède, et s'il est vrai que l'usage est la règle suprême du langage, je ne vois pas pourquoi l'on en changerait. Dirait-on que c'est un abus ? Je répondrai qu'il n'est rien d'aussi perscriptible que les abus de langage, que toutes les langues en fourmillent, et qu'un abus séculaire en pareil cas n'est plus un abus.— Parlera-t-on de simplification ? On n'en finirait pas de simplifier, si l'on voulait réduire le français à sa plus simple expression. M. Gréard, en France, un académicien, l'a tenté, et survit à son entreprise. Le moyen de se faire à *philosophie*, à *fotographe*, à *chapo*, à *eureu*, à *bèles-lêtres*, etc. ! Se figure-t-on l'aspect drôlatique qu'eût pris la langue française entièrement simplifiée de la sorte ? On oublie qu'il y a une part pour les yeux dans une langue, et qu'en fait de vocabulaire toute nouveauté hétéroclite constitue une dissonance aussi désagréable pour la vue qu'une cacophonie musicale pour l'oreille.— Pour ce qui est de *québécois*, on peut lui trouver des analogues : *BeC-Que*, *LabreCQue*, *greCQue*, *peC-Que*, *aveCQue* ; cette forme étymologique semble même toute naturelle, à moins, encore une fois, qu'on ne veuille tout simplifier,

et qu'on n'écrive : *grèque*, *pèque*, etc. ; pourquoi le seul *québécois* ? En tous cas, si l'on ne veut plus de *québécois*, je suis de l'avis du correspondant de M. Fréchette, qu'il faut écrire *québécois*, et non *québécois*, qui devrait se prononcer *québ'cois*, ce qui est une horreur. Mais pourquoi proscrire *québécois*, qui, outre qu'il est une vieille connaissance, a les meilleures raisons pour lui ?

A propos d'orthographe, M. Fréchette me permettra de le féliciter de l'œuvre très utile et nécessaire qu'il a entreprise et qu'il poursuit chaque semaine dans la *Presse*. Tous ceux qui sont en état de le faire devraient l'imiter ou l'aider. Il est vraiment urgent, si l'on a à cœur la conservation de notre langue, d'enrayer le débordement d'anglicismes, de barbarismes, de phrases baroques, de traductions absurdes, qui envahit nos journaux et s'y étale impudemment en un baragouin sans nom. M. Fréchette appelle cela du *canayen*, et il a raison, ma foi, encore que ce ne soit guère à notre honneur. Il devient dangereux le nombre des étourdis qui se mêlent d'écrire et qui seraient bien plutôt faits pour être maçons. Tout leur manque pour exercer ce métier difficile : formation, idées, style, grammaire, orthographe. Malheureusement ce sont eux qui s'en doutent le moins. Cela tient à des causes graves, qu'il n'y a pas lieu d'examiner ici, mais sur lesquelles nous pourrions revenir. Ce qui est sûr, c'est que notre journalisme, au point de vue qui nous occupe, est une disgrâce. Il y a bien peu d'exceptions à faire. Tout est subordonné à la réclame à outrance, au mercantilisme forcené, et aussi, chose triste à dire, à la nécessité de vivre pour un certain nombre de déclassés et d'incapables. Nous avons donc grandement besoin de nous corriger, et je répète que les *Corrigeons-nous* de M. Fréchette sont une œuvre qui mérite l'encouragement de tous les gens de goût.

Je lui signalerai, en terminant, un point qui me semble avoir son importance et sur lequel je serais curieux de savoir son avis. Que dit-il de l'absence d'accents dans les titres d'articles, ou même de brochures, d'ouvrages, de livres,